

PARIS, 2184, BERCEAU D'UNE NOUVELLE HUMANITÉ.



NICOLAS DEBANDT

XENOME

WORLDWIDE



Du même auteur :

Avec Marc-Antoine Fardin

Iluvendan tome 1 - Rencontre avec Gaëria

Iluvendan tome 2 - Le Crépuscule du Iolthän

NICOLAS DEBANDT

XÉNOME

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2014.
Illustration de couverture : Alexandre Dainche
ISBN : 978-2-918541-14-1

Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

« Créer c'est résister, résister c'est créer. »

Stéphane Hessel.

Appel du conseil National de la Résistance.

Il y a toujours eu deux naissances chez l'Homme, mais aucune ne reste dans la mémoire des individus. La première est physique. Animale. Souvent dans la souffrance. C'est le nourrisson sorti du ventre de sa mère. C'est la rupture du cordon dans le sang et dans les larmes. La deuxième intervient plus tard. C'est la naissance à la conscience. La naissance au moi, à la personne. Les premières semaines de sa vie, le nouveau-né ne se distingue pas de sa mère, il n'est qu'un « nous » sans « je ». Une entité mixte, presque chimérique, sans identité propre. C'est au fur et à mesure de son développement, au fur et à mesure du modelage de son cerveau, des connexions infinies de ses neurones, qu'il aura sa première pensée individuelle. Et si l'Homme ne se souvient plus de cette première intelligence personnelle, c'est que depuis ce jour elle est ensevelie sous toutes les connaissances et interactions que le cerveau engrange.

Maëlle Crassier. Pensées biologiques, 2147.

1

Je me souviens très bien du jour où je naquis à la conscience. Il y a des jours comme ça qui ne s'oublient pas. Celui-ci était un 4 février. Celui de l'année 2184. Ma naissance se réalisait dans le corps d'un homme d'une trentaine d'années, approximativement. Difficile d'être plus précis. Physiquement j'étais prêt, mûr. Intellectuellement je n'étais rien. Un matériau brut. Un disque dur vierge. Un simple livre blanc. Mon cerveau était terminé, il n'avait juste jamais pensé. Et, à partir de cet instant, même s'il ne me permit pas de tout comprendre, il enregistra fidèlement chacun de mes instants.

Cette naissance fut pour moi un éveil aux sens et aux sensations. Un cocktail indistinct de perceptions envahissait mon cerveau. C'était un raz-de-marée qui déferlait dans mon esprit. Plus efficace que tous les réveille-matin du monde.

La première stimulation que je réussis à extraire et à identifier de cet amas sensoriel fut une écoute. Celle du silence. Elle m'assaillit et je découvris la quiétude et le calme qui m'entouraient. Les notes étouffées se répercutaient dans le lointain et me donnaient une impression d'espace légèrement encombré, presque palpable.

Je tressaillis.

Le froid chatouillait ma peau nue et me révélait l'existence de ma chair. Le frisson remontait le long de mon corps, et je pris conscience de chacune de ses parties. Orteils et doigts. Bras et jambes. Sexe et colonne vertébrale. Épaules et visage. Chaque détail de mon anatomie se dévoilait sous le tremblement de ma peau.

Par mes narines, un effluve puissant s'infiltrait. Il s'écoulait dans mon palais et venait titiller les papilles de ma langue. C'était répugnant ! Je laissai échapper ma première grimace en découvrant le parfum âcre de ce que j'appris plus tard être un produit javellisant quelconque.

J'ouvris finalement les yeux et entrevis une grande salle sombre, éclairée par la lueur d'un dispositif de sortie de secours. La faible clarté dessinait les contours de rangements et d'étagères

encombrées de différents matériels dont j'ignorais tout. Du nom jusqu'à l'utilité.

Je restai ainsi quelques instants à m'enivrer de la découverte de mes sens et des interprétations qu'en faisait mon cerveau. En cet instant, ma pensée ne se construisait pas comme celle d'un être humain normal. Elle n'était pas faite de lettres et de mots, elle n'était ni logique ni construite. C'était à la fois beaucoup plus primitif, beaucoup plus instinctif, et en même temps infini et libre, dépourvu des limites et des barrières imposées par les phrases et les concepts. Une succession d'images mêlées de sensations plus ou moins agréables. Sans lien, sans but, juste de l'errance. Ma peau n'était qu'une frontière perméable, traversée sans cesse par les traces de mon environnement.

Mais je n'étais pas rassasié par cet apéritif sensoriel. J'y avais tout de suite pris goût, et il m'en fallait encore. Je voulais découvrir plus. Je voulais ressentir davantage. La curiosité me poussa en avant et je tentai de faire un mouvement. Mon corps répondit instinctivement à mes pensées, mais je me rendis compte que celui-ci était emberlificoté dans un réseau arachnéen de petits câbles très fins. Ils venaient se terminer sur la plupart de mes muscles par un patch rectangulaire. À intervalles réguliers, une petite décharge électrique faisait contracter chacune des fibres musculaires en contact, sans que je puisse y exercer le moindre contrôle.

Je poussai une légère plainte frustrée. L'entrelacs de filins m'empêchait de me mouvoir à ma guise. Alors, sans me soucier une seule seconde des conséquences, je retirai chacun des patchs qui m'habillaient.

Nouvelle grimace, nouvelle plainte blessée.

Une substance collante ôtait quelques-uns de mes poils à chaque arrachage, et je découvris pour la première fois la douleur. C'était atrocement désagréable !

Après m'être épilé par petites plaques, je descendis maladroitement de la petite estrade où je me trouvais. Je posai un premier pied sur le sol froid tandis qu'un liquide tiède s'écoulait entre mes orteils. Je venais de marcher sur une petite pochette plastique. Elle se vidait désormais de son contenu par un tube fin et transparent terminé par une aiguille tachée de sang. Ne sachant absolument pas ce qu'était cette perfusion, je m'y désintéressai

aussitôt pour examiner le liquide qu'elle contenait se répandre en petits ruisseaux dans les rainures du carrelage de la pièce.

Plaisir simple. Je suivis la coulure la plus importante et, concentré sur mon observation, traversai la salle sans m'en rendre compte. Marcher était spontané. Je n'avais aucune difficulté à me tenir debout et droit, comme si les millénaires d'évolution humaine étaient plus importants que tout apprentissage infantile. Quand le flot ne fut plus suffisant pour s'écouler, je relevai la tête, déçu, et m'aperçus que j'avais quitté la salle pour un long et large couloir.

Sur les murs, des inscriptions holographiques se balançaient paresseusement. Elles baignaient le corridor d'une douce lumière bleutée. Je ne pouvais bien sûr pas déchiffrer le sens des lettres, mais le sigle m'interpellait. Je m'approchai de l'un d'eux. Je voulais le toucher. Je voulais l'attraper. Mais, au moment où je m'apprêtais à l'effleurer, il y eut un bruit d'interrupteur, et une vive lumière emplît la galerie.

Le flash m'éblouit violemment. C'était vif, presque brûlant. Je poussai un cri et mon corps se recroquevilla de lui-même. Mains au-dessus du visage. Cœur emballé. Respiration coupée.

Je découvrais ma première véritable émotion.

C'était un sentiment animal qui envahissait chaque parcelle de mon corps. Je me sentais perdre le peu de contrôle que j'avais sur lui à mesure que l'adrénaline se répandait dans mes tissus. Les organes de mon ventre se tordaient les uns après les autres. Ils devenaient lourds, torturés, et semblaient s'entortiller entre eux. Les muscles tendus, les pensées confuses, mes instincts primaires ne me laissaient que deux possibilités. Fuir ou combattre.

Mais mon corps ne prit pourtant aucune décision.

De petits couinements, métalliques et réguliers, retentirent dans le silence de la salle. Ils étaient provoqués par l'une des roulettes voilées d'un petit chariot qui s'avavançait vers moi. Dessus s'entassait un fatras de produits ménagers en équilibre : des bouteilles colorées en tout genre, des ustensiles de nettoyage allant du balai à l'éponge, et des sacs-poubelle plus ou moins pleins. Derrière, par-delà de petites lunettes rondes et rayées, un vieil homme noir au sourire édenté me fixait avec un regard incrédule mais amusé. Joseph Marenche, technicien de surface au Louvre, fut le premier homme que je rencontrai et le premier qui me parla :

— Bah merde alors ! T'es qui, toi ? Et qu'est-ce tu fous là ? Et dans cette tenue ?

Sa phrase n'eût pour moi pas le moindre sens. Mon oreille distinguait les syllabes des mots qu'il employait, mais je ne parvenais pas à les interpréter. Elles s'inscrivirent néanmoins dans ma mémoire. Tout juste arrivais-je à comprendre que son ton n'était pas agressif.

Je ne me levai pas pour autant. J'étais toujours terrifié. Je découvrais tout à coup que je n'étais plus seul au monde et qu'un individu, à la fois très semblable à moi-même et à la fois autre, me toisait, éberlué. Son verbiage incompréhensible se poursuivait dans un flot continu et rythmé, émaillé d'éclats de rire incongrus. Il se moquait ! Je goûtais assez peu le comique de la situation.

Il fit un pas dans ma direction et je poussai un nouveau cri.

— Pas de panique, mon gars ! Tu as besoin d'aide ?

Son ton avait changé. Il avait perdu ses accents railleurs pour une voix profonde au timbre bienveillant. Il s'accroupit à quelques mètres de moi. Son regard conservait une lueur de stupeur, mais une chaleur nouvelle perçait. Une forme d'empathie que je parvenais à déceler.

— Quoi qu'il t'arrive, je peux t'aider.

Sa voix n'était plus qu'un murmure. Il continua d'avancer. Petit pas par petit pas. Et j'arrêtai de crier. Il mit ainsi de longues secondes à s'approcher. De longues secondes à m'apprivoiser. Quand il ne fut plus qu'à quelques centimètres, je le vis tendre sa main vers moi. C'était une grosse main noire et fatiguée, sculptée par le travail et tachée par les produits détergents. Une main tendue, comme un appel et un accueil. J'y glissai intuitivement la mienne et, pour la première fois, je sentis le contact d'un autre être humain. Aujourd'hui encore, je le remercie pour ce geste d'humanité.

Sa main se referma, et je sentis toute sa force quand il m'aida à me relever. C'était un homme qu'il valait mieux ne pas contrarier. Je le vis jeter un regard critique sur mon corps nu, maigre et frigorifié. Le concept de pudeur m'était totalement étranger, et je me laissai observer sans aucune gêne.

— Mets ça.

Il me tendit sa blouse de travail et je la tins devant moi sans

comprendre ce qu'il attendait. Alors, comme on le fait pour tous les enfants, il m'habilla. Une manche. Une autre. Puis les boutons, en prenant soin de bien mettre chacun en face du bon trou.

— C'est mieux comme ça, non ?

Il me sourit. Je répondis par la même expression. Instinctivement. Sans savoir pourquoi.

— Alors, c'est quoi ton nom ? Et qu'est-ce que tu fais là ?

Il continuait de me parler. Sans doute ignorait-il que je ne comprenais rien et, pour toute réponse, je lâchai une série d'onomatopées et de syllabes sans sens.

— T'aurais pas abusé des Subst', toi ? Pourtant ils préviennent que les overdoses crament le cerveau chez les Operaris... Tu as de la chance que je te trouve avant les condés...

Il attrapa mon bras gauche et examina mon poignet comme pour confirmer quelque chose. Mais il sembla ne pas trouver ce qui l'intéressait. Je le vis froncer les sourcils, troublé, avant de s'étonner :

— Mais t'es quoi, toi, au juste ?

Il ne s'attarda pas sur ma réponse incompréhensible et me poussa doucement mais fermement dans le couloir.

— Les gardiens font le tour du musée, expliqua-t-il comme pour justifier son geste. Il n'y a pas de problème pour moi, mais j'aurais un peu de mal à expliquer ta présence.

Et, comme pour finir de m'expliquer, il ajouta avec un sourire un peu nerveux :

— S'ils te trouvent défoncé comme t'es, tu feras pas de vieux os...

Incapable d'interpréter correctement les mimiques de son visage, je les reproduisis par mimétisme. Je le vis soupirer puis rigoler. Il abandonna son chariot dans un petit recoin et me fit prendre un escalier de service sur le côté. Je mis quelques instants à comprendre la technique pour gravir les marches et ensuite, corridors et salles défilèrent devant nos yeux.

Nous marchions à pas rapides à travers le musée. Il était totalement indifférent à ce qui nous entourait. Quant à moi, je jetais un regard apeuré aux taureaux géants, aux statues sans bras et autres tableaux énigmatiques qui semblaient me dévisager au fur et à mesure que nous les dérangions.

À l'origine, je ne savais déjà pas où j'étais. Autant dire que cette échappée dans cet immense bâtiment n'arrangea rien. J'étais totalement déboussolé. Aussi, quand il me demanda, à renforts de grandes gesticulations, de ne pas bouger, je ne compris pas mais ne pouvais de toute façon aller nulle part.

Je le regardai s'éloigner de moi et tourner dans un nouveau couloir. Aussitôt mes yeux me piquèrent. Je ressentis brusquement comme une forme d'abandon s'emparer de moi. Cet individu, qui il y a quelques minutes n'existait pas pour moi, était tout à coup devenu fondamental dans mon petit univers. Cette nouvelle émotion déferlait en moi. Un vide m'emplissait. J'étais seul, sans personne pour s'occuper de moi, et je pleurais pour la première fois. Ça n'avait ni sens ni logique, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'étais submergé par cette peur infantile de ne pas être aimé, de n'être rien pour personne.

À peine avais-je goûté la saveur salée des mes premières larmes qu'il revint vers moi en trombe. En voyant mon visage humide, il s'arrêta, et je le vis hausser les sourcils. Je ne faisais pas le fier mais, à le revoir, je sentis une chaleur se répandre à l'intérieur de moi.

— Sacré bad trip... Je sais pas ce qu'on t'a refile, mais c'était vraiment de la merde !

Il me poussa dans le couloir qu'il était parti inspecter et nous arrivâmes dans un immense hall ouvert sur l'extérieur. C'était le milieu de la nuit, peut-être une ou deux heures du matin, et la salle était vide. Le claquement de nos pas résonnait contre les murs avant de remonter vers les parois de verre de la pyramide qui nous surplombait. En levant les yeux, je fus soufflé et m'arrêtai net.

Une nouvelle émotion s'emparait de moi. Je n'avais encore rien senti de tel. Ce que j'avais sous les yeux me procura instantanément une sensation agréable. Ça réchauffait mon corps et allégeait mes pensées. C'était beau.

La structure géométrique reflétait les lumières de la nuit parisienne. Mais elle émettait également une faible luminescence interne. Prisonnier du double vitrage, un étrange liquide multicolore se mouvait paresseusement et dessinait de multiples boucles et volutes à l'intérieur de la structure de verre et d'acier. Sur chacune des arêtes de la pyramide couraient de larges cylindres

transparents, dans lesquels bouillonnait une substance verte et fluorescente. Les tubes se poursuivaient sur le plafond du hall dans des ramifications toujours plus fines, et baignaient le tout d'une aura émeraude.

— Dépêche-toi !, s'exclama Joseph en me tirant la manche. Tu nous feras des délires psychédéliques plus tard.

Il m'arracha à ma contemplation et me poussa vers la sortie du musée.

Nous courions, désormais.

Il me fit emprunter une nouvelle porte de service qui s'ouvrait sur d'autres corridors sans fin. Au plafond, les tubes de verre qui transportaient le liquide vert nous suivaient, tandis que, sur les murs, une inscription surmontée d'une flèche revenait régulièrement :

M20 Operaris

Après quelques minutes à découvrir mon souffle disparaître et mes muscles s'enflammer, à m'enfoncer toujours plus dans les dédales profonds et souterrains de la capitale, il me fit brutalement ralentir à un croisement. Le claquement de pas pressés résonnait dans les couloirs vides qui en partaient. Interloqué par ce bruit, je vis rapidement d'autres personnes qui empruntaient le même itinéraire que nous. À cette heure, il n'y avait pas foule. Juste quelques hommes et femmes portant des vêtements de travail proches de la blouse que j'avais sur le dos. Tous avaient le visage fermé et le regard vide, presque inexpressif. Ils semblaient juste impatients de rejoindre l'extrémité de ce labyrinthe. Joseph calqua son pas sur le leur et posa la main sur mon épaule pour que je l'imiter. Et, sans un mot ni un grognement, j'obtempérai.

Je perdis le compte des corridors et des tournants et nous arrivâmes sur un petit quai de métro où quelques personnes patientaient déjà. C'était une station dépourvue de nom, sale et mal éclairée, comme il en existe tant sur les lignes operaris. Un lieu de tristesse et d'anonymat. Les tuyaux de verre qui transportaient jusque-là le liquide vert, quand ils n'étaient pas percés ou hors d'usage, étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière qui

ternissait leur lueur. Sur les murs, une grande mosaïque de carrelages brisés, d'affiches déchirées et de coulures séchées de crasse s'assemblait comme les bas-reliefs grotesques de ce temple de la laideur citadine.

Une rame silencieuse y pénétra et rompit ma contemplation. Je découvris le véhicule avec une pointe d'admiration et de crainte. Les portes des wagons s'ouvrirent, mais personne n'en sortit. Toujours sans un bruit, les quelques individus qui patientaient sur le quai firent tous mouvement vers l'intérieur du métro. J'y suivis Joseph Marenche.

Alors, sans que quiconqu prononce une parole, le métro partit vers le 20e arrondissement, vers Belleville et les quartiers Operaris.

Espèce : Une espèce est un ensemble de populations dont les individus peuvent effectivement ou potentiellement se reproduire entre eux et engendrer une descendance viable et féconde, dans des conditions naturelles. (D'après Ernst Mayr. 1942.)

Fiche de révision

Licence 1, Biologie générale

2136

Maëlle Crassier

2

Une pluie nocturne lavait la rue-0 des Maronites. C'était un flot bruyant et ininterrompu. Les grosses gouttes tombaient en continu et chacune jouait une sonorité différente en fonction de son point de chute. C'était comme un grand orchestre. Le clapot des flaques répondait au chuintement de la tôle, et le tintement sourd des parois de verre accompagnait les éclats des pavés désolidarisés.

C'était une de ces venelles sales et encombrées comme il en existait tellement dans cette partie de Paris : un sinistre technologique et un lieu d'abandon à toutes les tares vivantes. Même pour le quartier Operaris, cet endroit était pitoyable. Les façades des bâtiments semblaient s'émietter sous la crasse et la moisissure. Les édifices, désormais délaissés au profit de squatteurs égarés, n'étaient plus alimentés, que ce soit en eau, en nourriture ou en énergie ; ils tombaient en ruine. Ça n'avait rien d'étonnant tant tout Belleville était mal connecté au réseau bioélectrique. Et, dans les quelques rues qui menaient à son parc, les canalisations planctoniques étaient pour la plupart éventrées et avaient vidé leur précieux contenu sur les trottoirs encombrés de déchets. Les rares tuyaux encore intacts étaient recouverts d'une telle couche de graffitis et de poussière que la lumière ne pénétrait plus à l'intérieur. Les organismes photosynthétiques avaient fini par mourir, privés des rayons de soleil indispensables à leur survie et à leur rôle. Enfin, techniquement ils n'étaient pas morts, puisqu'ils n'étaient de base pas considérés comme vivants. Mais, ça, je le compris bien plus tard.

Je tournai à l'angle d'un bâtiment affaissé qui dégorgeait ses matériaux et ses constituants sur la rue. Poutres de métal et parpaings de mauvaise facture s'entassaient jusque sur un escalier aux marches branlantes que je tentai de monter vers la rue-1 du Pressoir. L'obscurité ne m'aidait pas à m'y retrouver dans ce lacis compliqué d'aéruelles, et il m'avait déjà fallu un bon moment pour comprendre les différents niveaux de rues. L'urbanisation

folle de Paris avait accumulé les bâtiments les uns sur les autres. Immeubles, entrepôts, usines, canalisations, cylindroutes et métros s'enchevêtraient vers les hauteurs. Certaines promenades emmenaient loin au-dessus du sol, et il était difficile de percevoir, dans cet entremêlement de structures, qui supportait quoi. Le plus souvent, il semblait que chaque construction, peu satisfaite de la place qu'on lui avait accordée, se soutenait à l'aide des autres comme pour ne pas basculer dans le vide.

La première fois, j'avais pris la rue-2 du Pressoir et je m'étais égaré pendant plusieurs heures dans les hauts niveaux de Belleville. À tourner en rond et à désespérer. Il fallait être né ici pour s'en sortir. Et, avec une pointe d'incrédulité teintée de jalousie, il m'arrivait d'admirer ces Operaris s'orienter sans difficulté, de leur pas lent presque fantomatique, usant de codes et de points de repère qu'eux seuls pouvaient comprendre. Comme si la ville était un prolongement de leur personne, comme si leur esprit reflétait les méandres ténébreux de cette partie de la capitale.

Cette fois je ne m'étais pas trompé. Pas trop. J'avais reconnu l'endroit sans difficulté. J'y croisais les mêmes regards éteints des passants, emmitouflés dans leurs habits crasseux et déchirés, blottis dans le froid au milieu des mêmes décombres et déchets amoncelés. Au-dessus d'eux, les mêmes façades de verre et de métal tristes les toisaient. Tandis que par les canalisations étripées les mêmes vapeurs épaisses et grises s'en échappaient, les mêmes invasions végétales et fongiques les infectaient. Vert, glauque et dégoulinant.

Un frisson parcourut ma colonne vertébrale. Je n'avais aucune envie de m'attarder. J'éprouvais encore ce sentiment de fuite. Cette réaction de peur face à l'inconnu et à l'incompréhension. Elle me prenait à la gorge et elle me violentait. Je ne me sentais pas en sécurité et j'étais désemparé.

J'accélérai le pas. La pluie me trempait, et je commençais vraiment à geler. Je sentais les gouttes traverser le tissu bon marché de mon vêtement et, désormais poisseux, celui-ci se collait à ma peau. J'aurais aimé ne pas être là. Si seulement Joseph pouvait un peu plus prévoir ses besoins ! Comment faisait-il avant que je sois là ? C'était déjà la deuxième fois et...

Merde ! Saleté de flaque d'eau.

Mes chaussures étaient maintenant trempées ! Je maudis une dernière fois Joseph, et tournai dans la rue-1 des Couronnes. Les lueurs sordides du parc de Belleville s'élevaient au loin. Elles n'étaient pas vraiment accueillantes et pourtant je courus pour les rejoindre au plus vite. Comme une échappatoire à ce qui m'entourait.

Joseph Marenche, en tant qu'Operaris respectable, au moins d'apparence, habitait au sud du 20e. Juste sous la grande litière du Père-Lachaise, parmi des barres d'immeubles enclavées les unes dans les autres. Prisons à ciel ouvert, construites une quarantaine d'années auparavant, elles étaient la mémoire d'une époque mesquine dont témoignait l'architecture de ces faubourgs rebâti. De l'extérieur, entre les dispositions géométriques des petites fenêtres de chaque appartement, la peinture écaillée s'effritait sous l'effet du vent tandis que les eaux des toits, salies par les fumées, formaient dans leur descente de grandes coulures au ton de cendre.

Comme un pied-de-nez à leur condition, la ligne Oméga du luxueux métro aérien des Nexilis louvoyait en silence au travers du quartier, entre les immeubles et les niveaux des aérées, sans un arrêt pour ce lieu. La rame aux courbes baroques, accrochée à son rail par le toit, défilait à pleine vitesse, emportant avec elle ses couleurs et ses espoirs, loin d'un faubourg Operaris terne et uniforme.

Pourtant, c'était encore à sa périphérie, près du mur d'enceinte du quartier, que la situation était la plus vivable, la moins insalubre. C'était peut-être pour récompenser les Operaris vivant à côté de cette muraille qui les emprisonnait ici, ou peut-être parce que les ingénieurs et architectes Nexilis ne rentraient pas plus en profondeur dans le 20e. Que ce soit par peur ou par mépris, peu importait finalement. Il n'y avait ici que des Operaris et personne ne s'en souciait, pas même eux. D'ailleurs ils n'avaient le droit de se rendre nulle part, sauf pour aller travailler.

L'appartement de Joseph était comme tant d'autres habitations Operaris. Une pièce principale pourvue d'un petit coin cuisine, une chambre simple et une salle d'eau. Comme tant d'autres,

c'était exigü, tout juste ce qu'il fallait pour une personne ; comme tant d'autres, la conception privilégiait le gain de place à l'esthétique ; et comme tant d'autres, la peinture murale avait perdu sa couleur blanche et unie pour des taches d'humidité et des traces de champignons. Mais, au milieu de ce lieu du vide et de l'anonyme, il y avait toute une série d'objets incongrus pour un Operaris. Depuis ce grand poster sur lequel cette femme souriante retenait sa robe qui virevoltait au-dessus d'une bouche de métro jusqu'à cette pile de vinyles de musiques des siècles passés, en passant par cette bibliothèque débordante d'ouvrages de toutes sortes.

Il y avait Joseph partout.

Ses humeurs.

Ses passions.

Ses rêves et ses espoirs.

C'était petit et encombré, et pourtant ce fut ici qu'il m'accueillit. Ce fut ici qu'il m'habilla, qu'il me donna un prénom et qu'il m'apprit à parler et à lire.

Je pénétrai en hâte dans le parc de Belleville. Les branches touffues de ses grands arbres aux troncs noueux et épais dissimulèrent aussitôt les lumières de la ville. J'avais l'espoir que sa canopée dense me protégerait un moment de la pluie drue et froide qui continuait de s'abattre sur Paris. Malheureusement, ce fut à peine perceptible. Je m'enfonçai aussitôt dans cette jungle urbaine en priant que ce fût rapide. J'avais l'espoir que personne ne vienne récupérer des Subst' à cette heure. Il fallait être particulièrement accro, ou totalement désorganisé, comme Joseph, pour en arriver là.

Sous le couvert végétal, il faisait très sombre. Je voyais à peine devant moi et avançais avec difficulté, à tâtons. Une rigole de boue s'écoulait sur le chemin et emportait indistinctement des feuilles mortes et des canettes de bière vides. Les fruits mauves et poilus d'un arbre à proximité émettaient une bioluminescence violacée qui me permettait tout juste de suivre le sentier sans mettre les pieds dans l'indistinct liquide. L'endroit me mettait mal à l'aise. Tout paraissait hostile, rien ne semblait naturel. Le parc servait de

décharge à toutes les créations biologiques ratées des Nexilis ayant cru un moment à leur invention et à la fortune. De part et d'autre, des sons étranges et inquiétants me parvenaient et réveillaient en moi des angoisses enfouies. Des hululements gutturaux, quelques crissements stridents, et un gargouillis organique, lent et régulier. J'étais cerné par une vie invisible que j'imaginai m'observer, prédatrice. Ne pas savoir sur quoi je pouvais tomber à chaque tronç me rendait un peu nerveux.

Le chemin bifurqua sur la gauche et je suivis une branche épaisse couverte d'épines grosses comme la paume de ma main. Elle me mena à une petite clairière par une arche hérissée d'échardes tout aussi accueillantes. Un homme à la stature imposante et musclée se tenait à l'entrée. Ses bras noueux et nus, malgré le froid, dévoilaient de grandes mains osseuses, fébriles et tendues sur la gâchette d'une arme à feu. Il ressemblait en tout point à n'importe quel Operaris, mais il avait une lueur dans le regard, une pointe d'intelligence mauvaise qui n'appartenait pas à cette espèce. Je m'approchai de lui calmement. Il devait bien faire une vingtaine de centimètres de plus que moi.

— T'es qui, toi ? cracha-t-il. Je te connais pas, tu dégages !

— Yann..., répondis-je sur la défensive.

— Yann comment ?

— Juste Yann.

— Je te connais pas je te dis, tu dégages !

— Laisse, dit une voix plus calme derrière lui. Il est là pour Marenche. Il est déjà venu.

— Désormais, et jusqu'à ce qu'on en sache plus, je t'appellerai Yann.

C'était le lendemain de l'escapade du Louvre, et j'étais assis sur son canapé. Joseph, qui espérait apparemment que les effets des « Subst' », comme il n'arrêtait pas de le répéter, se soient estompés, m'avait assommé de questions pendant de longues minutes. Incapable de comprendre quoi que ce soit à son charabia, il avait fini par me baptiser du prénom de « Yann ». J'ignore pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre.

— Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

Je répondis par ce même sourire que je lui avais déjà réservé et qui avait le don de l’amuser et de l’exaspérer à la fois.

— T’es plus bête que le plus demeuré des Operaris, et ça te fait marrer ! répondit-il. Et le pire, c’est que tu n’en es probablement même pas un...

Je l’observai se lever et revenir avec un grand bol d’une substance pâteuse et blanche.

— Tu as faim ? Tu l’aimes comment, ton amidon ? Sucré ? Salé ? Goût viande ? Poisson ? Épicé ? Curry ? Cumin ?

Je continuai à le fixer sans comprendre. Il sortait une petite bouteille de sauce à chacune de ses propositions. Puis, devant mon manque de réaction, il ajouta, un peu inquiet :

— Manger ?

Et, comme pour illustrer sa parole, il plongea une cuiller dans le bol, l’arrosa d’une des sauces, et l’enfourna dans sa bouche.

— Manger, répétais-je avec conviction.

Mon premier mot. Celui d’un besoin essentiel et immédiat. Il me tendit des couverts, et je l’imitai. Je ne saurais dire la raison, mais comprendre ces deux petites syllabes ouvrit une porte dans mon esprit. Mon cerveau d’adulte n’avait eu besoin que de ce premier appui pour trouver la voie du langage. Et, à partir de cet instant, ma pensée devint construite et logique. Tout nouveau mot de vocabulaire, toute nouvelle précision de grammaire ou de conjugaison, devint alors un nouvel enrichissement dans son agencement. En trois semaines, je maîtrisais déjà plus de deux cents termes. Je pouvais suivre une conversation simple et, surtout, je pouvais me faire comprendre.

On m’accompagna auprès des dealers. Aux sourcils froncés et aux déformations crispées des mâchoires de mon escorte, je compris vite que c’était plus pour me surveiller que par accès de courtoisie. Les vendeurs de Substs étaient méfiants. Ils étaient plusieurs, et chacun avait sa spécialité. Je passai devant quelques clients qui trépignaient d’impatience. Finalement, il semblait que je m’étais fourvoyé, même à cette heure, il y avait des Operaris pour

venir se fournir. Quelle pouvait en être la raison ? Un manque tardif ? Une volonté nocturne de s'évader ? Pourquoi pas, après tout.

Pour en avoir côtoyé un pendant plusieurs semaines, je n'avais plus de difficulté à les identifier. La stature imposante, les muscles saillants, la mâchoire légèrement proéminente, le front fuyant, et cette expression renfrognée un peu stupide m'étaient familiers. Ils étaient taillés pour l'effort, même si, chez Joseph, il y avait la plupart du temps dans son regard une lueur d'intelligence espiègle et astucieuse. Bien qu'en cet instant, elle lui ait échappé, c'était justement pour cette raison que j'étais là. Je compris alors que ces Operaris ne venaient pas chercher la même protéine que moi. La plupart ne venaient pas pour se débrider, ils restaient dans les limites de leur espèce.

— Marenche a encore oublié de prendre sa dose à l'heure ? Il devient négligent, ces derniers temps !

L'homme qui s'adressait à moi n'était pas Operaris. Il était bien plus petit et malingre, comme tous ceux qui venaient vendre discrètement cette fourniture enviée et faire des affaires dans cette clairière improbable. Je m'avançai vers lui sans savoir quoi lui répondre.

— Il est sûr qu'il ne veut pas changer un peu ? J'ai jamais compris pourquoi il s'obstinait à prendre ce truc. C'est bien un des seuls à m'en acheter. Tout ça pour quoi, en plus... il fait toujours le larbin au Louvre ?

Il attendait apparemment que je lui réponde. Son ton ne me plaisait pas beaucoup, il parlait vite et fort, avec une forme d'assurance méprisante dans la voix. Et qu'est-ce que ça pouvait lui faire, que Joseph se débride, qu'il fasse le choix d'ouvrir sa conscience plutôt que de vivre des sensations aussi bien éphémères qu'illusoires ?

— Oui.

— Il ferait mieux de prendre un truc pour être heureux, parce que la Gliale c'est pas franchement folichon... Ça accentue les dépressions et la solitude... J'ai de quoi le détendre, de quoi lui faire faire de beaux rêves ou trouver le bonheur...

— Je vais prendre comme d'habitude.

Il haussa les épaules avec désintéret.

— Je dis ça... Moi, ça me rapporte plus qu'il me prenne de la

Gliale. Mais c'est pour sa santé que je m'inquiète. Le contrecoup est assez dur, il paraît.

Sa fausse compassion me donnait mal au cœur. Je lui tendis son argent et récupérai un inhalateur neuf et plusieurs cartouches de Gliale. Assez pour un mois, ce qu'il fallait pour patienter jusqu'au salaire suivant de Joseph.

Je quittai le parc avec impatience. Je ne voulais pas rester une minute de plus. Cette ambiance me mettait mal à l'aise, bien que je n'arrive pas à mettre de mots dessus. Et c'est en courant presque que je repris le chemin en sens inverse. Je quittai cette canopée synthétique et étouffante pour retrouver le ciel libre et sans étoile de Paris. Les métros Operaris n'avaient toujours pas repris leur service. Je me résolus donc une fois de plus à prendre l'entrelacs de ruelles à pied. Je remontai le col de ma veste pour me protéger de la pluie qui n'avait pas cessé et descendis aussitôt la rue-1 des Couronnes. Je souhaitais rejoindre au plus vite l'appartement de Joseph. La nuit était avancée et, même s'il y avait peu de risques, je ne pouvais lui faire rater l'heure du Travail...

37 rue-2 de Fontarabie, quatrième étage, appartement K. C'était là qu'habitait Joseph. On accédait à cet immeuble par quelques Escalators encore en service qui permettaient de passer d'une aéruelle à une autre. Il n'y avait dans cet arrondissement délaissé aucun bioélévateur ou trottoir différentiel, comme dans le 6e et le 7e. La plupart du temps, tout se faisait à pied et, en atteignant le porche de l'immeuble, les hauteurs dévoilaient le Paris proche. Je restai un instant à contempler cette vue qui faisait désormais partie de mon quotidien et de mon unique univers.

D'un côté, en contrebas, l'imposante litière du Père-Lachaise, et de l'autre, en hauteur, le cylindroute du périphérique. À cette heure matinale, les deux lieux étaient déjà, ou toujours, en activité. Question de point de vue. Le cortège nocturne de lumières vacillantes témoignait de l'affairement des fossoyeurs Operaris. Ils

enterraient les déchets biologiques de la veille dans cette immense sépulture où les micro-organismes charognards recyclaient toute la matière morte. Débris végétaux, biocarburants usités, cadavres humains ou animaux, Joseph m'avait expliqué qu'ici tout retournait à l'état d'élément minéral. Il m'avait parlé de la mort et de la fin. Des notions que je ne comprenais pas très bien.

De l'autre côté, et ignorants de ce spectacle, les véhicules rapides des Nexilis filaient sur le périphérique. Ils tournaient autour du cylindroute à grande vitesse, cherchant par tous les moyens à atteindre le plus vite possible leur destination. Je regardai, fasciné, les longues traînées vertes entrecroisées que ces voitures, défiant la gravité, dessinaient sur leur parcours à quelques dizaines de mètres au-dessus du sol.

Je m'arrachai à cette contemplation et gravis les étages de l'immeuble. Joseph n'avait pas bougé, il était toujours assis sur son petit canapé. Son regard était vide. Sa bouche légèrement entr'ouverte laissait échapper un filet de bave. Il n'y avait rien. Comme si son esprit avait abandonné son corps...

3

Accuser l'inspecteur Roussel de rigidité, c'était s'engager sur une voie glissante et risquer sa foudre. Bien sûr, son rituel matinal tendait à prouver ce penchant, mais il lui arrivait tout de même de passer la porte du commissariat central avec six ou sept minutes de retard ! Après tout, il en avait le droit, alors il le prenait. La connaissance et l'application strictes du règlement résumaient bien cet homme d'une quarantaine d'années. Mais ce n'était pas de la rigidité pour autant, il insistait bien sur ce point !

Chaque matin, à huit heures moins dix, il quittait à pied la rue-0 de Daunou. Il prenait plaisir à parcourir les quelques centaines de mètres qui le séparaient de son lieu de travail. Cela lui permettait de s'entretenir, et c'était sa grande fierté. Il pouvait se vanter de conserver un corps athlétique sans prendre une seule métavitamine, ce qui n'était pas le cas de tous ses collègues...

Quand le temps le lui permettait, il s'autorisait un passage rapide dans les hauts niveaux de la rue de la Paix pour contempler les opéras nouvellement rassemblés. Bastille et République, Garnier et Berlioz, les édifices aux architectures d'autres siècles trônaient les uns à côté ou au-dessus des autres, stars d'un quartier Nexilis hautement culturel. Et, sans entretenir un intérêt particulier pour les arts, l'inspecteur appréciait ce point de vue. Celui-ci témoignait de l'organisation fine et recherchée de cette ville, comme un miroir de cette société qu'il adulait où chaque chose avait une place et un rôle dans un ensemble plus grand. Tout comme l'agencement complémentaire des espèces humaines pour le bien commun. Marcher ensemble, chacun à son rythme vers un futur stable et agréable.

Les grandes banderoles projetées sur les holoécrans le rapelaient à tous :

« Le bien commun, c'est avant tout votre bien. »

L'inspecteur tournait enfin au coin du passage-1 des Jacobins entre huit heures trois et huit heures cinq. Cela lui faisait donc

quelques minutes de retard sur l'heure du Travail, mais ça avait peu d'importance. Comme il aimait le rappeler, il en avait le droit.

En pénétrant dans l'austère bâtiment vitré, il accordait une bise à Thérèse, l'agent d'accueil. D'ordinaire, il évitait toute familiarité avec les Obediensis, mais elle était tellement charmante, tellement aux petits soins pour tout le monde qu'il succombait à cette démonstration d'affection presque sincère.

Comme il avait des tendances à la claustrophobie, il s'abstenait autant que possible d'emprunter les ascenseurs. Il prenait donc le premier couloir sur la gauche, montait deux par deux les marches de l'escalier de service, et pénétrait rapidement dans un grand bureau lumineux. Là, il retirait son austère trench-coat qu'il accrochait à la première potence du portemanteau, toujours la première, et allait se servir un café – noir avec un demi-sucre – tandis qu'il faisait le point sur les dossiers de la journée.

Non, l'inspecteur n'était pas rigide. Il avait ses habitudes, un point c'est tout. Alors, quand le commissaire Poncharaud lui demanda expressément de faire preuve d'un peu de souplesse, il prit une grande respiration intérieure, se souvint qu'il n'avait pas le droit à l'insubordination, et acquiesça poliment.

— Soyez compréhensif, Christophe... Ce sont les ordres.

— Je trouve juste qu'on transmette beaucoup de nos dossiers aux renseignements généraux en ce moment, et quand c'est pas eux qui nous empêchent de travailler, c'est la Transtrad.

— Vous vous faites des idées, mon cher. Il n'y a aucun lien entre les ventes d'armes de Port-Royal, les manifestants dégénérés de Saint-Ouen, et les petits dealers de la gare du Nord.

— Aucun lien... sauf peut-être...

— Stop. Je connais votre théorie, et ça vire à l'obsession. Ça n'a aucun sens. Je vous mets sur cette nouvelle affaire.

Le commissaire lui tendit l'holoscope d'un dossier.

— Un cas de vol au Louvre. Ça date de cette nuit. Plusieurs œuvres... Il y en a pour des millions...

L'inspecteur Roussel attendit que le commissaire eût quitté son bureau et s'autorisa alors un coup de pied rageur dans la corbeille à papier. Il n'éprouva néanmoins aucun soulagement à voir la gerbe de papiers se répandre sur le sol. Lâcher une affaire de trafic de gènes sur le point d'être résolue pour une banale histoire de vol,

même au prestigieux musée du Louvre, ne pouvait que l'exaspérer.

Il descendit d'une traite le café qu'il s'était servi et cliqua sur le dossier. De petits cristaux holographiques se mirent à voler autour de lui et une voix féminine s'éleva alors dans le bureau.

— Identification ?

— Inspecteur Christophe Roussel, répondit-il mécaniquement.

— Mot de passe ?

17trf0A1, pensa-t-il.

— Bienvenue, inspecteur. Souhaitez-vous être désynchronisé du WebSoc le temps de l'analyse des documents ?

— Oui.

— Encryptage en cours. Veuillez patienter.

L'inspecteur retourna vers sa petite cafetière et se refit couler un café. Cette affaire anodine ne nécessitait probablement pas une sécurité de ce niveau. Ce n'était donc pas un accès de prudence qui l'amenait à se couper du réseau, mais l'envie réelle de respirer quelques instants, de profiter de cette liberté autorisée. Comme tous les policiers de son rang, il en avait le droit, alors il le prenait. Ses paupières clignèrent rapidement et il sentit un frisson rapide le parcourir. C'était le signal de la désynchronisation.

— Encryptage terminé. Pensées, actes, visions et paroles ne seront pas référencés sur le WebSoc jusqu'à votre resynchronisation, à concurrence d'une heure, tant que vous serez dans votre bureau.

Les cristaux de l'holoscope se rassemblèrent et les documents se matérialisèrent. L'inspecteur attrapa la plainte du musée, repoussa les autres dossiers virtuels contre son mur-écran, et se laissa tomber dans son fauteuil de cuir.

— Travaillez bien, inspecteur, termina la voix.

— Merci, répondit l'homme sur un ton neutre plus par réflexe que par courtoisie.

Il parcourut alors le rapport, d'une traite et en diagonale, contrairement à ses habitudes. D'ordinaire, il prenait le temps d'étudier avec soin chaque pièce du dossier. Mais, frustré qu'il était par son éviction sur sa dernière affaire, il se laissait aller à une improductive rébellion. Ainsi, affalé sur son fauteuil, les pieds sur son bureau et son café dans une main, il se complut l'espace de

quelques minutes dans son mauvais esprit.

Pourtant, malgré son manque criant d'intérêt, son œil expérimenté ne pouvait laisser échapper certains détails des faits présentés. Des horaires flous, un mobile en apparence inexistant, un mode opératoire insoupçonné. Il y avait là-dessous quelque chose de pas clair. Son flair et son expérience le lui criaient à la figure. Il lutta quelques instants pour ne pas changer d'a priori sur l'affaire, mais finit par succomber à sa curiosité. Des incohérences curieuses et des lacunes évidentes avaient eu raison de sa mauvaise humeur.

Il se leva brutalement de son fauteuil et se posta devant son mur-écran. Les différents documents flottaient dans un halo holographique diffus. L'inspecteur attrapa avec vigueur la liste des œuvres d'art dérobées et se mit à déambuler dans son bureau. Sculpture, peinture, gravure, lifeart. La plupart des domaines artistiques du Louvre étaient présents dans la liste. Il y avait des œuvres de toutes les époques et de civilisations ou contrées lointaines. Mais, pour l'inspecteur Roussel, aucune de ces œuvres ne lui évoquait quelque chose, pas plus que les artistes à leur origine, d'ailleurs. Il faut dire qu'il manifestait à l'égard du milieu culturel en général, et artistique en particulier, une ignorance certaine entretenue par un désintérêt flagrant. Il n'avait que peu de temps à consacrer à ce genre d'activité superflue, il préférait nettement se consacrer au discdoping. De plus, il flottait dans ces milieux un parfum de gauchisme crasseux et d'indignation brouillonne qui avait tout pour lui déplaire.

Un besoin irrépissable de savoir et de comprendre s'emparait néanmoins de lui. L'appétit de l'enquête venait le prendre aux tripes. Il aimait quand ce sentiment l'envahissait : il faisait vibrer ses muscles et chauffer ses neurones.

En plus de son respect strict des règles et des protocoles, son sens de l'analyse précis et ardent, presque passionnel, l'avait tout de suite démarqué, ce qui lui avait plus d'une fois offert des opportunités pour monter en grade.

Y avait-il un lien entre ces œuvres ? Quelle était leur valeur culturelle et commerciale ? Était-ce le travail d'un collectionneur féru d'art ou d'un voleur vénal ? Quelle espèce humaine pouvait être derrière tout ça ? Operaris ? Obediensis ? Nexilis ? Devait-il

par principe exclure les Aureus ? Les questions et hypothèses se bouscullaient dans sa tête, mais la pauvreté des éléments ne lui permettait d'établir que des conjectures. Il lui fallait des réponses.

C'était fait. L'affaire l'avait définitivement absorbé, il fallait maintenant la résoudre. Bien sûr, il ne l'avouerait pas au commissaire. Il avait sa fierté. Il attrapa son manteau d'un geste vif et referma le dossier d'un clic sur l'holoscope. Les documents disparurent sans qu'il leur octroie un regard. La porte claqua aussitôt. Il était déjà en route vers le Louvre quand la voix dans son bureau retentit.

— Connexion au WebSoc rétablie.

Le commissariat n'était qu'à quelques minutes à pied du Louvre, mais l'inspecteur Roussel comme à son habitude se conforma aux usages en vigueur. Et les usages voulaient qu'il se rendît sur les lieux d'une enquête en utilisant un véhicule de police, à grands renforts de sirènes et de gyrophares. Certes, ce n'était pas forcément utile, c'était même probablement plus long, mais cela faisait plus officiel, et l'inspecteur ne négligeait jamais l'image qu'il pouvait renvoyer. Une affaire de vol d'œuvres d'art au Louvre requérait ce grossier protocole. Il faisait toujours un emploi très fin de ce qui pouvait asseoir sa crédibilité et sa position dominante, ne négligeant aucun comportement, attitude ou élément de langage.

Trois policiers Obediensis l'accompagnaient. Ils étaient là pour les besoins de l'enquête. Prendre des photos, sceller les preuves, obéir aux ordres. L'inspecteur ignorait leur nom et ne s'y intéressait guère. Il maintenait une distance forte et stricte avec ses agents. Il donnait des instructions, eux obtempéraient. Nul besoin de davantage de familiarité. Ce n'était pas une marque de mépris de sa part, les Obediensis n'avaient qu'une très faible compréhension des relations sociales et ne souhaitaient rien de plus. Finalement, il avait le comportement adéquat avec cette espèce.

L'un d'entre eux conduisait avec application la voiture le long de la rue-0 de Rivoli, sans dépassement de vitesse ou accélération brutale, coup de volant un peu sec ou énervement fugace. Il était d'un flegme imperturbable, respectant à la lettre le code

de la route. C'était une qualité appréciable de son espèce, même si l'inspecteur l'aurait bien secoué un peu pour arriver plus vite.

Malgré tout, il fallait lui reconnaître un certain talent pour se faufiler efficacement dans le trafic dense de la capitale. Et, à travers la vitre, l'inspecteur écoutait le vrombissement distinctif et paresseux des bioréacteurs des voitures qu'ils dépassaient. Le fluide fluorescent du phytoplancton bouillonnait dans les tubules de verre qui cerclaient de part et d'autre la carrosserie. Puis le carburant vivant s'injectait dans les moteurs et colorait les roues sphériques sur lesquelles la voiture semblait glisser. Et, sur l'asphalte, elles laissaient quelques instants un tracé émeraude et lumineux caractéristique de leur passage.

Ils arrivèrent enfin sur la place du Carrousel et se garèrent sur l'esplanade non loin de la Grande Pyramide. Ordinairement, cet endroit n'était pas destiné à garer un véhicule, mais l'inspecteur y voyait une occasion d'asseoir ses prérogatives sur les règles du musée pour le bien de son enquête.

Une fine couche de neige recouvrait la pyramide. Elle se répandait sur le pavé et vers le jardin des Tuileries, aussi loin que portait le regard de l'inspecteur. En ce début de mois de mars, un air frais et humide s'était abattu sur Paris et plongeait la capitale dans une ambiance morne et froide. Le couvert blanc ne tenait guère plus de quelques heures, et la ville prenait alors les teintes grisâtres des flocons fondus. Pour le moment, le linceul immaculé dissimulait encore les mouvements du plancton multicolore sous le vitrage de la structure tandis que, depuis les arcades, il offrait aux différentes statues qui toisaient l'inspecteur une nouvelle perle d'albâtre.

Même si celui-ci n'éprouvait pas d'intérêt particulier pour le monde de la culture, il ne pouvait rester sur cette place sans avoir la sensation d'appartenir à l'Histoire, de faire partie du Monde, d'être empreint d'une intelligence collective et passée dont il était un maillon au même titre que Pascal, Buffon ou Colbert qui le fixaient.

À peine eut-il cette pensée que sur les hommes illustres apparurent les détails virtuels de la biographie de chacun. Les pixels se matérialisèrent et se répandirent sur l'ensemble du palais, fournissant çà et là détails et anecdotes sur l'architecture ou l'histoire

du palais. Et, tandis que la réalité augmentée se superposait à la réalité matérielle, l'inspecteur observa avec un sourire les statues se déplacer au-dessus des arches pour discuter entre elles. Les programmeurs du musée avaient de l'humour.

D'un mouvement de l'œil vers la droite, Christophe Roussel filtra les informations fournies par le WebSoc. Cette pupille augmentée était une véritable merveille mais il fallait régulièrement faire le tri entre les informations à conserver et celles superflues. Il retira donc les données culturelles qui risquaient de parasiter les indices et les preuves pour conserver le regard optimisé de l'enquêteur.

Il se retourna vers les agents et d'un mouvement vif de la tête leur intima de le suivre.

Immédiatement.

Ce n'était pas l'allure stricte de l'inspecteur Roussel qui impressionna le directeur du Louvre, ni sa stature droite ou sa courte barbe brune impeccablement taillée. Ce n'était pas non plus ses habits irréprochables, son remarquable CV visible sur le WebSoc ou l'autorité qu'il avait sur les policiers qui l'accompagnaient. C'était plutôt son regard bleu et froid qui semblait tout voir et tout analyser. Ce regard qui l'aurait même fait douter de sa propre innocence.

— Je vais donc avoir besoin de tous les enregistrements holographiques dont vous disposez, ainsi que de l'ensemble de vos archives sur les œuvres que vous conservez et exposez. Et, enfin, l'accès complet aux registres WebSoc de vos personnels.

Le directeur acquiesça silencieusement et fit appeler sa secrétaire. Tout inspecteur que Roussel fût, tous deux étaient Nexilis de rang identique, et il comptait bien déléguer ce dérangement.

Introduction au principe et à l'histoire de la biologie synthétique

Pour introduire ce cours sur la biologie synthétique, il me paraît nécessaire de replacer cette discipline dans le contexte scientifique de ses débuts. Comme de nombreux domaines scientifiques, la biologie synthétique a d'abord été une affaire de tâtonnements, de hasards et d'intuitions. Si l'idée générale de la conception ex nihilo d'êtres vivants date de bien avant le XXI^e siècle, c'est dans la première décennie de celui-ci que les premiers travaux réellement significatifs ont été publiés.

À cette époque, la structure de la double hélice est connue depuis plus de soixante ans, les quatre bases A, T, G et C qui définissent le code génétique n'ont plus de secret pour personne. Même le séquençage du génome humain est terminé. Pour tout le monde, il est acquis que les caractères d'un être vivant sont définis par les informations de son ADN et les interactions de celui-ci avec son environnement.

C'est l'américain Craig Venter qui, en 2010, réussit à créer pour la première fois une bactérie synthétique à partir d'un génome entièrement conçu sur ordinateur. Ce n'était à l'époque qu'une reproduction de ce que la Vie avait déjà inventé, mais ce fut une étape cruciale dans ce domaine. Aujourd'hui, il est considéré comme le fondateur de ce domaine de recherche.

Aujourd'hui, non seulement nous pouvons créer synthétiquement un être vivant, mais nous pouvons le doter de gènes totalement inédits, que la nature n'a pas inventés.

Aujourd'hui, nous pouvons introduire ces nouvelles séquences dans les cellules d'êtres humains.

Aujourd'hui nous pouvons améliorer Homo Sapiens !

2^e année de Licence.

e-learning.

UE 237 : Biologie Synthétique.

Maître de Conférence : Maëlle Crassier.

2137

4

J'introduisis délicatement l'inhalateur dans sa bouche, et d'un coup sec du pouce pressai la capsule de Gliale. La drogue, à l'état de gaz, se libéra aussitôt dans un sifflement sourd, et je vis les yeux de Joseph s'élargir sous la décharge. Ce fut sa seule réaction. J'appuyai sur le petit dispositif plusieurs fois encore, jusqu'à ne plus percevoir le souffle de la décompression, signe qu'il était vide. Je suivais à la lettre les recommandations de Joseph. Il avait été très clair sur le sujet, avant de tomber dans cet état végétatif lointain.

Et maintenant, patienter.

C'était la seconde fois que je surprénais Joseph dans cet état, et je savais désormais que les Subst' mettaient de longues minutes à agir. Je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter pour autant. Une angoisse profonde me prenait aux tripes et semblait jouer avec mes organes. Son état paraissait au-delà de toute cure, et des questions fusaient dans mon esprit. Et s'il restait le légume qu'il était en ce moment ? Cette sorte de coquille humaine, sans âme ni lueur d'intelligence. Risquais-je de perdre ce seul point de repère dans mon existence ? Et que deviendrais-je, sans lui ?

J'avais besoin de lui. De ses paroles et de ses conseils. De son regard et de sa patience. J'avais besoin de lui car il était le tuteur qui me permettait d'apprendre. Il était le miroir qui me permettait de me comprendre.

Clignement de paupières.

Un seul. L'unique indice d'une vie toujours présente.

Le temps continuait de s'écouler. Plus que deux petites heures avant l'heure du Travail. Il fallait que d'ici là il retrouve au moins son état d'Operaris. Une machine de muscles, d'émotions primaires et d'instincts animaux.

Alors j'attendis.

Appuyé contre le rebord de l'unique fenêtre de son salon, je fixai le ciel parisien qui s'éclaircissait en cette fin de nuit. La première fois que cette vision m'était apparue, Joseph était à mes

côtés. C'était le matin de ma première nuit. Cette première nuit après la fuite du Louvre. Cette première nuit après le néant de mon existence. Je me souvins de lui, pointant les étoiles et les buildings, et de moi, béat d'admiration et d'incompréhension. Le souvenir de cet instant réveillait en moi une chaleur douce, celle d'un bonheur éphémère. Il remontait des tréfonds de mon être et se répandait dans mon corps. Il devenait plus éclatant au fur et à mesure que la mémoire de ce moment me revenait, plus claire et plus précise. Je découvris naître en moi un sentiment nouveau, une notion encore abstraite que je ne pouvais définir.

Un râle douloureux derrière moi, suivi d'une toux grasse, le fit disparaître aussitôt. L'angoisse que j'éprouvais plus tôt et qui s'était effacée durant quelques minutes me submergea à nouveau. Je pris pourtant conscience qu'elle n'était pas tournée uniquement autour de ma personne. J'avais peur de perdre Joseph pour lui, pour ce qu'il était, et pas uniquement pour mon besoin personnel et égoïste. C'était ce sentiment qui était inédit.

Les lueurs du jour commençaient à poindre. Une teinte rosée, légère et vaporeuse, chargée de froid et de brume, se découpait entre les immeubles, les cylindroutes et les aéruelles. Elle me rappelait que je n'avais pas dormi de la nuit, mais je n'étais pas fatigué. Tout juste avais-je un peu faim. Pour combler mon attente, j'allai me remplir un bol de la substance blanche et visqueuse qui me nourrissait depuis plusieurs semaines. L'amidon s'écoulait en grosses gouttes irrégulières depuis le robinet destiné à cet usage. Nature, cela n'avait aucun goût, mais, une fois imbibé de sauce, c'était un régal de saveur sucrée et mielleuse, parfaite pour un petit-déjeuner.

Je plongeai ma cuiller dans la substance et la portai à mes lèvres non sans un grand bruit de suction. Peut-être Joseph était-il affamé ? Après tout, cela faisait presque douze heures qu'il était dans cet état. Son corps devait probablement ressentir les affres de la faim. Je ne savais pas si c'était le bruit de mon festin improvisé, mais je vis dans le regard de Joseph comme une étincelle. Ses yeux n'étaient plus perdus dans le vide, mais me fixaient comme s'il cherchait à se raccrocher à quelque chose de connu, comme une prise pour revenir à la conscience. Des points de repère. S'il lui en fallait pour revenir plus vite, ce n'était pas ça qui manquait.

Je me levai donc et me dirigeai vers le mur du fond de son petit salon. La peinture blanche et écaillée de l'appartement disparaissait derrière une grande étagère bringuebalante. Sa conception rudimentaire, à base de pièces récupérées çà et là, conduisait à douter de sa solidité et à s'en approcher avec la plus grande prudence. Pourtant, elle supportait une grande collection de livres dont il restait les vagues traces d'un classement passé. Romans, lectures historiques ou de fiction, biographies ou autobiographies, traités de philosophie et de politique, l'étagère en était couverte et les ouvrages si nombreux semblaient se resserrer les uns contre les autres pour ne pas tomber.

J'en attrapai plusieurs au hasard et les disposai, la couverture bien en évidence, sur la petite table basse qui faisait face à Joseph. Son regard suivait chacun de mes gestes. Il revenait.

Alors, au prix d'un long effort, il se mit à examiner chaque livre avec attention. Lentement, il détaillait les lettres et les écritures des titres, humait les odeurs des vieux manuscrits, se plongeait dans les formes et les couleurs des dessins et photos. Ces bouquins étaient son trésor, et la raison première de sa prise de Gliale. La raison première de ce qui faisait de lui un Operaris débridé. Un hors-la-loi.

Je m'assis à côté de lui et sortis un autre roman. Celui-là, je ne l'avais pas choisi au hasard. Je connaissais l'amour de Joseph pour cette histoire. Je l'ouvris à la première page et entrepris de déchiffrer les premiers mots. Je lisais, lentement, démêlant les syllabes et les pièges de la langue française.

— « Idées noires, pensées stériles. Vulien Telkar, assis au comptoir du Noble chêne, ruminait. »

À peine eussé-je commencé que je vis un frisson le parcourir. Comme un ébrouement mental. Il se tourna alors vers moi et articula difficilement un seul mot :

— Soif.

Il revenait à lui. Il retrouvait la conscience fruste et primaire des Operaris, suffisamment en tout cas pour exprimer un besoin fondamental. Je lui tendis un verre d'eau, et il le vida aussi sec.

Il m'avait fallu quelque temps pour le comprendre. Joseph était une personne limitée, comme toutes les personnes de ce quartier. Cette drogue le libérait des barrières intellectuelles

communes à son espèce. Elle lui permettait de penser, de lire, de réfléchir et de déduire. Elle lui ouvrait des portes closes aux Operaris en temps normal mais pour cela, il payait un tribut physique important, une dépendance irrévocable et une souffrance psychologique permanente.

Je n'étais pas comme lui.

Et je n'étais d'ailleurs pas comme eux, les voisins de son immeuble ou les habitants de ce quartier. Je n'étais pas non plus comme ces dealers auprès desquels j'avais récupéré la Gliale. Je l'avais compris la première fois que je m'étais observé dans un miroir.

Je n'avais pas ce visage anguleux et sombre, ni cette mâchoire carrée et ces sourcils proéminents. Je n'avais pas non plus ce corps charpenté de muscles ronds et puissants, ni l'endurance de ce cœur sans faille. Je n'étais pas aussi grand, je n'étais pas aussi large. À côté de Joseph, je pouvais même paraître chétif ou faible, si bien qu'il avait eu des difficultés à trouver un pantalon que je ne perde pas aussitôt et une chemise qui ne me descende pas jusqu'aux genoux. Mes yeux étaient gris cendré quand les siens étaient marron d'ambre. Mes pommettes saillantes et mes traits fins disparaissaient sous une fine barbe brune et broussailleuse, alors que Joseph était parfaitement glabre. Notre seul point commun était notre épaisse chevelure noire et désordonnée qui avait chez moi tendance à me tomber devant les yeux.

Non, je n'étais pas comme lui, et je n'étais pas comme eux. C'était la seule certitude que j'avais, car j'ignorais totalement qui j'étais.

L'heure du Réveil sonna. Soixante minutes exactement avant l'heure du Travail. Sonnerie stridente et insupportable. Elle résonnait à travers tout l'appartement avec une intensité qui vrillait les tympanes. Depuis que Joseph m'avait accueilli chez lui, cette sonnerie rythmait chacun de nos matins, mais je ne parvenais pas à m'y habituer. Elle fut néanmoins la décharge qui acheva de requinquer mon hôte.

Il se leva subitement, animé par la force invisible et despo-

tique du conditionnement, et se dirigea vers la porte d'entrée de son appartement. Là, accroché à hauteur de regard d'homme, un petit tableau de bord sommaire émettait le puissant vacarme par l'enceinte qui le surmontait.

Joseph appuya alors sur l'un des petits boutons du tableau de bord, celui qui clignotait, et l'agaçante cacophonie se termina enfin dans la pièce. Elle continua néanmoins de retentir, assourdie, dans plusieurs des appartements voisins jusqu'à ce que, un à un, leur locataire les fît taire.

Le silence enfin retrouvé, Joseph resta immobile quelques instants, le poing serré et le bras tendu contre le dispositif. Le « Patron ». C'était ainsi qu'il l'appelait, dans ses moments d'intellect débridé. Le terme officiel était « Opérateur Operaris », une technologie destinée à les aider dans les tâches de la vie quotidienne.

Une série d'images simples apparurent alors sur le petit écran. Un pommeau de douche, des vêtements, un bol d'amidon... Toutes les étapes indispensables à la préparation de l'Operaris pour aller travailler. Alors, sans un mot, je le vis décrypter les images et s'atteler à suivre les instructions du « Patron ». Je le laissai se préparer. Il avait récupéré toutes ses capacités d'Operaris et désormais la Gliale allait faire tomber ses barrières intellectuelles.

Joseph, mon hôte.

J'avais des questions à lui poser. De plus en plus. Cette nuit avait été un moment intense d'introspection. J'avais hâte de pouvoir lui faire part de mes interrogations. Et, parmi toutes celles sur mon réveil et sur mon identité, une autre devenait de plus en plus présente. Pourquoi m'avait-il recueilli ? J'avais besoin de cette réponse pour le comprendre et pour mettre des mots sur le sentiment nouveau qui m'habitait.

Tandis que Joseph enfilait sa grande blouse tachée et élimée de technicien de surface, son regard accrocha le mien. L'étincelle d'intelligence et d'espièglerie qui l'habitait quand il était sous l'emprise de Subst' était revenue. Il me sourit et me fit un clin d'œil.

— Je me doute que la nuit n'a pas été très simple pour toi, me dit-il doucement.

— Oui...

Il s'approcha de moi et serra mon épaule dans sa grande main.

— Merci, dit-il simplement. Je te dois beaucoup.

Je ne dis rien. L'heure du Travail était pour bientôt, et je n'avais pas le temps de l'embêter avec toutes mes interrogations. Il avait d'autres priorités. Je le fixai avec une moue que j'espérai indéchiffrable.

— Je peux voir tes questions avant même que tu les poses, souffla-t-il.

Étais-je si transparent, ou me connaissait-il mieux que moi-même ?

— Pourquoi ? demandai-je simplement.

— Parce qu'il y a un moment dans la vie d'un homme où il faut mettre en cohérence ses pensées et ses actions.

Je le regardai avec une grimace flagrante d'incompréhension.

— Rien de bien énigmatique, rassure-toi. Je t'expliquerai à mon retour. Quant à ton autre question, je n'ai pas de réponses pour le moment. Juste cette photo.

Il me la tendit.

— On en reparlera bientôt.

Sur ces mots, il posa la main sur l'écran du « Patron », qui scanna son empreinte palmaire. Un ticket d'autorisation à circuler hors de l'arrondissement en sortit alors.

M20 Operaris direction Le Louvre.

Pour découvrir la suite de *Xénome* et commander le roman, [suivez le guide](#).